LE MESSAGEUR DE TAHITI

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie.

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS A 3 HEURES DU SOIR.

MAHARU 18. — N^o 47.

TE VEA NO TAHITI.

Mahana ma 20 novema 1869.

PRIX DE L'ABONNEMENT (payable d'avance):
 Un an..... 18 fr.
 Six mois..... 10 »
 Trois mois..... 6 »
 Un numéro: 30 centimes.

Pour les Abonnements et les Annonces, s'adresser:
 IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

PRIX DES ANNONCES (au comptant):
 Les 20 premières lettres..... 25 c. la ligne.
 Au-delà de 20 lignes..... 25 »
 Les annonces renouvelées se paient la moitié de prix des premières insertions.

SOMMAIRE.

PARTIE OFFICIELLE. — Arrêté: portant promulgation du décret abrogeant l'acte de navigation relatif à l'introduction du pavillon étranger pour les relations coloniales (décret y annexé); — attribuant aux juges du tribunal civil de Papeete les fonctions des juges de commerce. — Décisions: portant désignation d'un assesseur; — rapportant une ordonnance en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique; — révoquant un arpenteur — Avis administratif.

PARTIE NON OFFICIELLE. — Nouvelles locales. — Faits divers. — Souvenirs (suite). — Mouvemens du port. — Annonces.

PARTIE OFFICIELLE

Nous, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire Impérial aux Iles de la Société,

Vu la dépêche du 6 août 1869, n^o 81 (Direction des colonies, 1^{er} bureau);

Vu l'ordonnance du 28 avril 1843 et le décret du 14 janvier 1860; Sur la proposition de l'Ordonnateur f. f. de Directeur de l'Intérieur;

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS:

Art. 1^{er}. Est promulgué dans la colonie le décret impérial du 9 juillet 1869 portant abrogation de l'acte de navigation, en date du 21 septembre 1793, relatif à l'introduction du pavillon étranger pour les relations des colonies soit avec l'étranger, soit avec la France et les autres Etablissements coloniaux français.

Art. 2. L'Ordonnateur f. f. de Directeur de l'Intérieur et le Chef du service judiciaire sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré partout où besoin sera, publié au *Messageur* et inséré au *Bulletin officiel* des Etablissements.

Papeete, le 18 novembre 1869.

DE JOUSLAHD.

Par le Commandant Commissaire Impérial:

L'Ordonnateur p. i.
 f. f. de Directeur de l'Intérieur,
 FOURNIER L'ÉTRANG.

Le Procureur impérial,
 Chef du service judiciaire,
 HOTOZ.

NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français.

A tous présents et à venir, SALUT.

Sur le rapport de Notre Ministre secrétaire d'Etat au département de la marine et des colonies;

Vu l'acte de navigation du 21 septembre 1793;

Vu l'article 18 du sénatus-consulte du 3 mai 1854;

Vu l'avis de Notre Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics en date du 29 mai 1869, et l'avis de Notre Ministre des finances en date du 17 juin 1869;

Vu l'avis du Comité consultatif des colonies en date du 1^{er} juillet 1869;

AVONS DÉCRÉTÉ ET DÉCRÉTONS ce qui suit:

Art. 1^{er}. Les produits de toute nature et de toute provenance peuvent être importés par tous pavillons dans les divers Etablissements français d'outre-mer où l'acte de navigation du 21 septembre 1793 est encore en vigueur.

Les produits chargés dans ces mêmes Etablissements peuvent être exportés pour toute destination et par tout pavillon.

Art. 2. Notre Ministre secrétaire d'Etat au département de la marine et des colonies est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Bulletin des lois*.

Fait au palais de Saint-Cloud, le neuf juillet mil huit cent soixante-neuf.

Par l'Empereur:

L'Amiral Ministre secrétaire d'Etat
 au département de la marine et des colonies,
 RIGAUD DE GENOUILLY.

NAPOLÉON.

Nous, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire Impérial aux Iles de la Société,

Vu les articles 18, 24 et 25 du décret du 18 août 1868 portant organisation du service judiciaire dans les Etablissements français de l'Océanie et les Etats du Protectorat;

Considérant que le tribunal de commerce, tel qu'il est constitué à Tahiti, n'a rencontré jusqu'ici que des difficultés, sans produire aucun avantage; que les intérêts des justiciables ne sont pas garantis; qu'il y a urgence à y pourvoir;

Vu les réclamations de la majorité des commerçants notables de Papeete, ensemble les récusations et démissions précédemment produites;

Vu l'article 7 de l'ordonnance du 28 avril 1843, ensemble le décret du 14 janvier 1860;

Vu les articles 640 et 641 du Code de commerce;

Sur la proposition du procureur impérial, chef du service judiciaire;

De l'avis du Conseil d'administration,

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS:

Art. 1^{er}. A l'avenir, et jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné, les juges du tribunal civil de première instance de Papeete

exerceront les fonctions et connaîtront des matières attribuées aux juges de commerce.

Art. 2. Le procureur impérial, chef du service judiciaire, est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré partout où besoin sera, publié au *Messageur* et inséré au *Bulletin officiel* des Etablissements.

Papeete, le 16 novembre 1869.

DE JOUSLAHD.

Par le Commandant Commissaire Impérial:
 Le Procureur impérial, Chef du service judiciaire,
 HOTOZ.

Nous, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire Impérial aux Iles de la Société,

Vu l'article 27 du décret du 18 août 1868 portant organisation de l'administration de la justice dans les Etablissements français de l'Océanie et les Etats du Protectorat des Iles de la Société;

Vu l'article 11 de l'arrêté du 23 mars 1869;

Sur la proposition du procureur impérial, chef du service judiciaire;

AVONS DÉCRÉTÉ ET DÉCRÉTONS:

Art. 1^{er}. M. Laharrague, commerçant à Papeete, est désigné pour siéger pendant le reste de l'année comme assesseur au tribunal supérieur, constitué en tribunal criminel, en remplacement de M. Georget, décédé.

Art. 2. Le procureur impérial, chef du service judiciaire, est chargé de l'exécution de la présente décision, qui sera enregistrée partout où besoin sera, publiée au *Messageur* et insérée au *Bulletin officiel* des Etablissements.

Papeete, le 18 novembre 1869.

DE JOUSLAHD.

Par le Commandant Commissaire Impérial:
 Le Procureur impérial, Chef du service judiciaire,
 HOTOZ.

Nous, POMARE IV, Reine des Iles de la Société et dépendances, et le Commandant Commissaire Impérial,

Vu notre ordonnance du 15 mars 1869, publiée au *Messageur de Tahiti* le 20 mars même mois, et statuant en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique;

Considérant qu'il peut résulter de l'application de ladite ordonnance un préjudice aux intérêts privés, préjudice, qui constituerait une véritable spoliation, sans profit pour l'intérêt public;

Considérant d'ailleurs qu'il a été pourvu sur ce point par la législation française régulièrement promulguée à Tahiti;

Vu les observations à nous adressées au nom de S. M. L'Empereur, par le Commandant Commissaire Impérial,

NAPOLÉON.

AVONS DÉCRÉTÉ ET DÉCRÉTONS:

Est et demeure rapportée notre ordonnance précitée du 15 mars 1869.

Papeete, le 13 novembre 1869.

DE JOUSLAHD.

O MAGA, POMARE IV, te Ari vahine no te mau feue Totaito e te au zai, e te Tomana te Avaha o te Emepera,

I te hio raa i te'u faaue raa mana'ho te 15 no maiti 1869, nei hia i roto i te Vea no Tahiti no te 20 no maiti, taava ave ra, e tel faatua i te parau no te rave raa mai i te fonua e faatua no te taata 'toa;

I te maa'ro raa e te haemana hia taa faaue raa mana ra, e riro i a e i no no te taata rii, i no o tel riro mai te hio raa taava te ruro, e mai i te faaue ore hia hoi te taata 'toa;

I te maa'ro raa hoi e te faatua hia te rira pe parau e te mau ture faarii, tel haemana e tel poro hia i Tahiti nei;

I te hio raa i te mau parau i faaite hia nei e te Tomana te Avaha o te Emepera, na roto i te ioa o T. H. te Emepera,

UA FAATA E TE FAATAA NEI:

Ua faaue hia e te vai faaue hia nei ta'u faaue raa mana'ho faaite hia i nei nei no te 15 no maiti 1869.

Papeete, 14 novema 1869.

POMARE.

Nous, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire Impérial aux Iles de la Société,

Vu la lettre de M. le capitaine du génie, directeur des ponts et chaussées;

Vu l'arrêté du 15 octobre 1851;

Sur la proposition de l'Ordonnateur f. f. de Directeur de l'Intérieur,

DÉCISIONS:

M. James Turnbull, nommé arpenteur par décision du 5 juin 1867, est révoqué de ses fonctions.

Le présent décret sera, publié au *Messageur*, inséré au *Bulletin officiel* des Etablissements et enregistré partout où besoin sera.

Papeete, le 12 novembre 1869.

DE JOUSLAHD.

Par le Commandant Commissaire Impérial:
 L'Ordonnateur p. i. f. de Directeur de l'Intérieur,
 FOURNIER L'ÉTRANG.

ADMINISTRATION DE L'ORDONNATEUR

Enregistrement et Domaines.

Le public est prévenu qu'il sera procédé le lundi 23 novembre courant à 9 heures de l'après-midi, dans la cour des écuries de l'Administration, à la vente aux enchères publiques, au plus offrant et dernier enchérisseur, au comptant et sans frais, de trois înes appartenant à la commune de Papeete et situées au service.

Ces înes proviennent des Îles Marquises.

CURATELLE AUX SUCCESSIONS VACANTES.

Les créanciers du sieur Payon (Jean-Baptiste-Auguste), trouvé mort, le 9 octobre 1869, sur la route de Papeete, sont invités à produire leurs titres dans le délai d'un mois, au bureau de la curatelle aux successions vacantes.

Les débiteurs devront se libérer dans le plus bref délai entre les mains du curateur.

2-2

PARTIE NON OFFICIELLE

Papeete, le 30 novembre 1869

Mardi dernier, le jardin et les salons du cercle étaient brillamment illuminés. Le cercle offrait une fête à M. l'amiral Clouet, commandant en chef de la division navale du Pacifique. Les officiers de terre et de mer, les consuls étrangers, les habitants notables s'y étaient donné rendez-vous pour recevoir l'amiral. A huit heures et demie, il fit son entrée, accompagné de M. le Commandant Commissaire Impérial. Le cercle pouvait à peine contenir la nombreuse assemblée qui se pressait autour d'eux.

M. le Commissaire Impérial, président du cercle, se félicita l'interprète des sentiments de tous, proposa la santé de l'amiral, et le remercia de l'honneur qu'il lui avait donné dans les circonstances aussi difficiles qu'imprévues où il avait trouvé le pays. Ce toast fut chaleureusement accueilli.

L'amiral, profondément touché de l'accueil sympathique qu'il recevait et de l'unanimité de sentiments qui se reflétaient sur toutes les figures, exprima en quelques paroles toute la satisfaction qu'il en ressentait et proposa un toast à l'Empereur, à l'Impératrice et au Prince Impérial, l'Assemblée répondit par la santé de l'Empereur!

M. le Commissaire Impérial, ne voulant pas laisser passer cette fête sans rappeler avec quelle sollicitude le Ministre de la marine veille sur nos colonies, et surtout avec quel intérêt son attention s'était récemment portée sur Tahiti, proposa un toast à S. Exc. l'amiral Bigault de Genouilly, qui termina cette première partie de la soirée.

Quelques instants après, le contentement général donnait au cercle une physionomie d'animation particulière; la musique de l'As-treé, gracieusement mise par l'amiral à la disposition du cercle, contribua à la gaieté générale et réunit autour d'elle toute la population tahitienne.

A dix heures, le souper était énergiquement attaqué.

La soirée terminée par son aspect de la conformité de sentiments et de la franche cordialité qui animaient tous les membres de cette nombreuse assemblée; elle restera dans le souvenir de tous ceux qui y ont assisté.

Deux superbes parus (*Albiceus flavescens*) flanquaient l'entrée de l'imprimerie du gouvernement. Leurs longues branches cintrées formaient une espèce de voûte du meilleur effet. Dans la nuit du mercredi au jeudi, vers deux heures et demie du matin, l'un des deux, celui de gauche en entrant, se coucha sous le poids de son feuillage imprégné d'humidité et s'est rompu à environ trois mètres du sol, non loin de la bifurcation principale. La cassure montre que le tronc, surchargé d'excroissances tuberculeuses, était miné depuis longtemps par la maladie et qu'un grand effort n'y a pas été nécessaire pour amener la catastrophe.

La chute, au reste, a été des mieux réussies. Les lourdes branches sont tombées sur l'avenue, déserte à cette heure, et sans rien endommager. Il en aurait été autrement si le parus s'était abattu du côté du portier : bâtiment et arbres fruitiers, dans ce cas, eussent infailliblement été dévastés.

Deux arbres constituant un ornement; celui qui maintenant reste seul-désormais n'est plus en symétrie. Mais, chose plus grave, il est menacé du sort que son vieux compagnon vient d'éprouver. La prudence voudrait qu'on hâtât sa fin, pour en diriger les effets. Si elle est laissée au hasard, choses, bêtes ou gens seraient peut-être à en souffrir.

FAITS DIVERS

S. M. l'Impératrice vient de donner une nouvelle et éclatante preuve de l'intérêt qu'elle porte à tout ce qui peut contribuer à la grandeur et à la diffusion des sciences et aux entreprises de nature à augmenter sa prospérité.

Frappée d'un peu de développement des études géographiques en France, elle a décidé de fonder un prix national annuel et perpétuel de 10,000 fr., et de charger la Société de géographie de sa distribution.

D'après la volonté expresse de l'auguste fondatrice, ce prix sera décerné chaque année par la Société « à un Français pour le voyage,

la découverte, l'ouvrage, le travail ou l'entreprise qui aura été jugé le plus utile soit au progrès ou à la diffusion de la science géographique, soit aux relations commerciales extérieures de la France.

Dans la séance de la Société qui a eu lieu le 16 juillet, le marquis de Chasseloup-Laubat, sénateur, président de la Société, a fait part à ses collègues des intentions généreuses de Sa Majesté; l'assemblée a accueilli cette communication par de chaleureux applaudissements. Une adresse à l'Impératrice a été immédiatement votée et signée pour être remise entre ses mains comme témoignage de gratitude.

— On lit dans le *Messenger du Nord*: L'intéressé mémorandum suivant nous est fourni par le capitaine Nicholson, du trois-mâts *National Eagle* :

Le 6 mai, après dix-sept jours de mer, à quatre heures et demie de l'après-midi, comme nous venions de border South Island qui fait partie du groupe d'îles situés au sud du golfe de Veddo (Japon) par 31 degrés de latitude et 139 de longitude nord, nous aperçûmes très-distinctement une très-grande colonne de fumée s'élevant au-dessus de l'eau; il environ un demi-quart d'ouest de l'île. En nous approchant, nous découvrimus que cette fumée provenait d'un volcan faisant partie d'une île composée d'une masse de rochers de 50 pieds de hauteur, et qui semblait sortir du fond de la mer.

Cette île naissante était entourée d'écueils bourbeux dans un rayon de plusieurs lieues et se trouvait à 5 milles au nord-est de Smith Island. Quand nous nous trouvâmes à la hauteur du volcan, nous l'entendîmes gronder sourdement on laissant échapper une masse épaisse de fumée et de vapeur qui atteignait en apparence une hauteur de mille pieds. Les rochers devaient être brûlants, car dès que le resse de la mer les couvrait momentanément, il en sortait une colonne de vapeur accompagnée de sifflements effrayants. Nous vîmes également la fumée sortir d'un récif isolé à environ un quart de mille au nord-ouest de l'île de nouvelle formation. Si nous ne nous étions pas trouvés aussi près de Smith Island, dont la position est parfaitement indiquée sur la carte, nous aurions envoyé une embarcation pour faire des sondages.

— Que de fer disent les chroniqueurs du moyen âge en parlant des puissantes armures qui couvraient le cheval et le cavalier. Que diraient-ils donc aujourd'hui en voyant construits des ustines ca, fer, des charpentes et des maisons en fer, des églises en fer, des trottoirs en fer et des fortifications en fer? On sait que les forts de Cronstadt ont vu un revêtement en fer.

Tous ces tours de force accomplis par le fer ne sont rien auprès de la dernière victoire qu'il vient de remporter. A côté des plumes de fer, il nous faut aujourd'hui placer le papier de fer. Nos industries croissent avoir trouvé le moyen d'arriver à fabriquer du papier sans chiffon et fabriquant en parties entières les plantes de papier. Si nous ne l'avons jamais pensé au papier de fer? Et à peine né, ce papier de fer, il a tout concouru au papier d'acier, l'Angleterre s'est pour le papier d'acier, l'Amérique pour le papier de fer.

Une maison d'Angleterre fabrique un papier d'acier qui ne fâche que la dix-huitième partie de ce qu'on emploie en papier ordinaire. Il faudrait dix-huit cents feuilles de ce papier pour atteindre à la hauteur du pouce, et il ne faut que douze cents feuilles du papier ordinaire le plus mince pour arriver à cette épaisseur. (Times.)

— L'émancipation des femmes vient de se signaler par un important événement, dans l'Inde méridionale.

Un jeune veuve vient de se remarier. On sait que sous l'empire de l'ancienne législation, on plutôt religion, elle eût été obligée de se brûler. Les Anglais sont parvenus à supprimer à peu près ces supplices épouvantables; mais alors les veuves étaient condamnées au veuvage, qui était aussi très-rigoureux, sinon que l'atteste le vers classique adressé à Didon par sa soeur, dans Virgile :

Sola se perpetua merens carpea juvena?

* Seule cette toutes les femmes, endurées à la supplice d'un éternel veuvage *

M^{lle} Venu Bai était veuve, à dix-sept ans, de M. Waman Prabhakar. Au lieu de se brûler, elle vint de se remarier en grande pompe. Il est juste de dire que ses amis, ainsi que les autorités locales pour le mariage des veuves, avaient eu le bon esprit de commander à son dîner ont ont été invités cent brahmines, lesquels ont fonctionné de leur mieux. Les Indous, esclaves de leurs prêtres, se sont rués à la cérémonie du mariage avec une telle curiosité que l'encroûtement eût produit de sérieux accidents si la police n'y eût mis ordre.

— Un quaker a-t-il le droit d'entrer la tête couverte dans l'enceinte d'un tribunal quelconque? M. Joseph Smith, membre de la société des Amis, s'est présenté avec son chapeau sur la tête devant le magistrat d'un tribunal de police de Liverpool.

— Le vous prie de quitter votre chapeau, dit le magistrat.

— Je refuse, répondit le quaker; j'ai gardé mon chapeau sur la tête à la cour de police de Birmingham, et personne ne m'a rien dit.

— Vous n'êtes plus à Birmingham, mais à Liverpool; quittez votre chapeau.

— Je refuse.

— Huister, cria le magistrat, si cet homme ne se découvre pas, faites-le sortir de la salle.

— Ne me touchez pas, je défends qu'on me touche!

— Alors quittez votre chapeau.

— Je ne puis le faire.

— Eh bien, sortez.

— Voici ce que je propose...

— Sortez...

— Il n'est pas bicoté comme je quitte mon chapeau; tout ce que je propose, c'est un policeman me l'ôte de dessus la tête. Vous irez bien de cette façon.

Le magistrat consentit à cet accommodement. Un policeman enleva le chapeau du quaker, et l'audience continua.

— On lit dans le *Boston Advertiser* : On parle, à Boston, du sauvetage curieux d'un cheval aveugle à Indianopolis, par un autre cheval clairvoyant. L'aveugle était entré dans la rivière où il avait perdu pied. Il nageait sans être secouru par qui ce soit, n'avancant ni ne reculant, lorsqu'un autre cheval l'aperçut, il se mit à nager. Comme l'aveugle semblait être sourd également, puisqu'il ne s'efforçait pas de venir dans la direction du clairvoyant qui hennissait, ce dernier s'élança dans la rivière, et il ramena le malheureux aveugle à terre. Un grand nombre de spectateurs sur la berge ont acclamé le cheval sauveur.

SOMBREKER

(EXTRAIT DE L'AMAS & SOUTE S'APRÈS, PAR CARLÉ DE BRANS.)

Voici le Messager du 13 novembre.

II

— Le mécanicien était Sombreker, profaner ainsi ma *Durance* ! Que fait donc l'administration ? Le lâche ! je ne le vois plus. Il s'est sauvé, je pense. Il a bien fait : je lui aurais brisé ma pelle sur ses mains maudites, qui ne savent que salir. *Pauvre Durance* !

Une larme jaillit de ses yeux. Jusque-là, personne n'avait été surpris. Tout le monde savait jusqu'à quel excès les mécaniciens tiennent à la propriété de leurs machines, pour lesquelles ils ont parfois des attentions paternelles ; mais personne ne se doutait qu'on pût pousser ce sentiment jusqu'à la fureur, jusqu'à la douleur intense.

Aussi chacun regardait-il son voisin d'une certaine manière lorsqu'on vit des pleurs rouler sur les joues de Sombreker. Un sentiment de pitié se peignit sur tous les visages.

Mais ce fut une surprise bien autrement grande quand Léger, sautant d'un seul bond sur sa locomotive, se mit à la fourbir des deux mains avec une ardeur, j'ose dire une tendresse incroyable, accompagnant son travail de mots entrecoupés, de phrases pleines de douceur, d'épithètes caressantes qui s'adressaient à la *Durance*. A partir de ce moment, Sombreker, qui passait seulement pour un original, fut considéré comme ayant quelque chose de dérangé dans le cerveau.

Les directeurs de la compagnie en furent avertis par dessous main, car il se trouve partout des gens bien intentionnés. Mais Léger avait les meilleures notes du monde et on fit de ces accusations anonymes le cas qu'elles méritaient.

Quand il eut fait la toilette de sa *Durance*, le mécanicien se releva, rouge toujours de la colère qui grondait encore dans sa poitrine, le front inondé de sueur et les yeux peints de larmes. Il alla dans ses foux.

Ce fut alors pour la première fois qu'il sembla craindre de s'être trahi. Il jeta timidement un regard autour de lui, cherchant à lire dans les yeux des personnes présentes si quelque'un avait surpris son secret. Chacun détourna la tête sous l'acuité de ce regard.

Chausmag arriva. Dependait alors, et comme le chef de gare se promenait seul sur le quai, Léger alla vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, je ne veux accuser ni dénoncer personne. Mais je viens de trouver une locomotive dans un état de malpropreté révoltant. Si cela devait se renouveler, je quitterais la compagnie. J'ai donc l'honneur de vous informer qu'à l'avenir je prendrai soin de ma machine ; personne n'y touchera, moi-même... entendez-vous ? on mon chauffeur. Et encore, mon chauffeur... ajouta-t-il à voix basse.

Le chef de gare fut assurément étonné de ton sur lequel ces choses furent dites, du timbre de voix du mécanicien et des éclairs qui jaillissaient de ses yeux. Mais tout cela fut mis sur le compte de l'originalité bien connue de Sombreker. Il fut remarqué seulement que Léger avait parlé bien longtemps, contre son habitude, et l'on ajouta que les mécaniciens aussi soignent éraies rares.

L'homme à la casquette argentée appartenait d'ailleurs à la famille des gens graves.

Le Breton retourna à sa *Durance*, attendant qu'elle fut de venir se mettre à la tête du train qui s'empressait lentement de voyager ; puis il la lança sur les deux rubans de fer pour qu'elle accomplît les évolutions préliminaires du départ.

Enfin, elle fut attelée au convoi ; un coup de sonnette retentit ; un sifflet signa répondeur à la sonnette. Le monstre brillant fit entendre sa respiration formidable et entraîna la file des voitures.

— C'était en avril. Il faisait merveilleusement beau. Après un mois de giboulées, le printemps venait d'éclater. Le soleil, sans être gêné, était déjà chaud. Lorsqu'il fut en marche, Léger poussa un soupir de soulagement. Il était donc, comme le capitaine à son bord, maître, après Dieu, du train express !

A quoi faut-il attribuer la singulière fantaisie qui s'empara de lui presque immédiatement après le départ ? A sa colère du matin, peut-être ; à un développement de son mal, à coup sûr.

Quoi qu'il en soit, les voyageurs que rencontraient la *Durance* éprouvèrent ce jour-là une terrible émotion. Sombreker, à peine parti, lança sa locomotive à toute vitesse, comme s'il eût voulu essayer sa force, et, sans s'inquiéter des signaux, du règlement, de son chauffeur qui voulait le calmer, il prit une allure de vingt-cinq lieues à l'heure. Chausmag, hébété, le regardait sans comprendre, en le voyant donner au train cette vélocité inaccoutumée.

Mais où sa stupeur devint énorme, c'est lorsque le convoi passa avec une rapidité vertigineuse devant le nez du chef de gare de Molun et de tous les employés, qui en laissèrent tomber leurs bras de surprise.

Pendant qu'on décrivait ainsi l'espace, les voyageurs épouvantés crurent qu'un accident les avait privés du mécanicien et du chauffeur. Et c'était tout simplement que Sombreker, une fois lancé, avait été grièvement par la rapidité foudroyante de sa machine, et qu'un moment il avait perdu la tête.

Sans penser davantage à la Compagnie de Lyon, à sa femme, à son fils, aux voyageurs qu'il traînait après lui, à sa propre vie, Léger avait lâché la bride au monstre et l'avait lancé sur les rails comme un cavalier fou lance son cheval sur un chemin.

Et là, les yeux ardents, le front illuminé, ses longs cheveux blancs flottants, il avait bu l'espace avec frénésie, ne se souciant ni de Molun, ni de Fontainebleau, ni de leurs habitants.

Heureusement, avant d'arriver à Mostereau, le chauffeur tenta un dernier effort pour réveiller Sombreker ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit.

On arriva donc cette dernière gare avec une avance de vingt minutes sur l'heure réglementaire. Les personnes qui portaient des billets pour les deux villes négligées par le mécanicien firent un bruit infernal de réclamations et de doléances. Plusieurs plaintes furent déposées chez le commissaire du lieu. Léger, vertement tancé par le chef de gare, reprit son sang-froid et acheva son voyage sans incident nouveau.

De retour à Paris, le lendemain, Léger fut maadé près de l'ingénieur en chef, qui lui adressa les plus sévères reproches. Le mécanicien en fut presque surpris.

— Enfin, Monsieur, lui dit son chef, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté à Molun, à Fontainebleau ?

— Ne m'y suis-je donc pas arrêté ?

— Mais non, s'écria l'ingénieur stupéfait. Sombreker réfléchit un instant ; puis haussant imperceptiblement les épaules :

— C'est possible ! murmura-t-il.

Cette réponse était un symptôme grave. Il y a lieu de s'étonner que l'ingénieur en chef n'ait pas entrevu, dès ce moment, les terribles conséquences de l'état du mécanicien. Il crut sans doute que Léger avait eu des raisons pour agir ainsi et qu'il ne voulait pas les révéler. D'ailleurs Sombreker avait les meilleures notes. Il était empressé, fidèle, exact. Son métier, personne ne le connaissait mieux que lui ; le renvoyer eût été une maladresse et une injustice.

On se souvient encore du courage qu'il avait déployé en sauvant l'enfant de Brunoy. Il fallait se contenter de le réprimander vigoureusement, ce que fit l'ingénieur.

— En terminant sa mercuriale, celui-ci dit au mécanicien : — Si cela vous arrivait une seconde fois, nous serions obligés de vous remplacer.

— Quitter ma *Durance* ! s'écria Sombreker. Jamais ! jamais, monsieur ! Cela ne m'arrivera plus.

A partir de ce jour, Léger devint plus sombre, et chercha dans l'étude de la mécanique avec un acharnement d'entraîné. Uniquement préoccupé de la vapeur et de ses effets, il calculait sans cesse la force de résistance qu'il faudrait donner à une puissance presque illimitée d'atmosphères. Un désir violent l'obsédait sans relâche : c'était de faire reconstruire sa *Durance* sur des modèles fournis par lui.

— Avec ce plan, disait-il parfois, je ferais faire cent lieues à l'heure à ma machine.

Un matin, il rencontra l'ingénieur en chef et lui soumit ses idées, qui exprima le désir qu'il avait d'avoir une chaudière nouvelle.

Il lui donna peut-être espoir. Une seconde fois il revint à la charge ; il éprouva un refus tout net.

Ce fut comme s'il eût reçu une blessure mortelle. Chaque jour, chaque heure, chaque minute, le trouvait plus taché dans ses relations avec les employés de la Compagnie, avec ses amis, ses parents, et même avec sa femme et son fils.

En revanche, son affection pour la *Durance* avait pris des proportions telles que cela devenait peu à peu de la folie. Tout son temps était employé à la toilette de la machine. Il la soignait, la visitait chaque jour avec un scrupule indéfinissable. Insensiblement, il s'habitua à la voir rien de plus au monde. Il la spiritualisa, si je puis m'exprimer ainsi.

La belle *Durance* était accablée maintenant de caresses et de tendres soins. Léger lui donnait les noms les plus doux, la flâttait de la main et la plaignait tout haut de ce qu'on ne voulait pas la laisser la reconstruire à son goût.

Ce fut d'abord avec une timidité d'enfant, avec une tendresse respectueuse qu'il lui parla. Puis il devint audacieux, lui confia ses secrets, se mit à l'interroger, à l'écouter, et je ne sais pas bien sur qu'il n'ait pu entendre quelquefois ses réponses.

Dans une conversation avec un de ses camarades, instruit et sérieux comme lui, il osa affirmer un jour que sa *Durance* avait une âme. Et, comme son interlocuteur souriait, il entra dans une violente colère.

Mélas ! il disait presque vrai, le malheureux, car il lui avait donné la moitié de lui-même. Mais les mécaniciens auquel il confia cette énormité était un homme de bon sens ; il lui céda la place et garda le silence sur ce cas.

Sombreker en fut plus réservé. Il n'adressa plus un mot à personne qu'à sa machine, l'étudiant, la flâttant, sondant ses racines, suscitait ses paroles et éprouvait des joies indicibles lorsqu'il était bien certain qu'elle était la plus belle, la meilleure, la plus rapide et la mieux portée de la Compagnie.

Que ce dernier mot n'étonne pas le lecteur. Au point où il en était arrivé, Sombreker voyait dans sa locomotive un être vivant, doué d'une force surnaturelle, d'une intelligence certaine, et ce que les autres appelaient son état était pour lui la santé de la *Durance*.

Je n'aurai maintenant pas beaucoup de peine à faire comprendre ce que Breton contemplait d'arrivé au degré de surexcitation cérébrale qui constitue la passion.

A force de s'abîmer dans des situations extatiques, il avait atteint

la machine. Comme Pygmalion, il ne l'avait pas pétrie de ses mains, elle n'était pas de son espoir; mais il l'avait enfoncée dans son cerveau, et il l'avait, au jour, et s'y allait être un amoureux fidèle, un amoureux jaloux jusqu'à la fureur.

Un autre côté, il engageait Marie à entreprendre avec son fils, dans le Midi, un voyage auquel il s'était vivement opposé jusque-là.

M^{me} Sombrekker avait désiré longtemps d'aller passer un mois dans sa famille. Mais dans les circonstances présentes elle n'y tenait pas beaucoup. Léger, pour la décider, se fit bavard, persuasif, éloquent; il alléguait même des raisons que vingt fois il avait trouvées mauvaises, comme celles-ci: La mère de Marie n'avait jamais vu Yvon... ce voyage était le vœu le plus cher de Marie... il fallait l'accomplir avant la mauvaise saison... les chaleurs n'étaient plus excessives en France... le beau temps continuait et prometait de durer un grand mois... et mille autres paroles qui mettaient sa femme en défiance.

C'était, en effet, à ne pas reconnaître le indécis. Evidemment, ce vœu de voir partir promptement des êtres qui lui étaient si chers trois mois auparavant, aurait inégalement une femme moins empressée que M^{me} Sombrekker.

Aussi, chercha-t-elle à savoir. Elle épia son mari, le fit suivre et le suivit elle-même. Inutiles démarches. Il se fit à résoudre à partir sans avoir rien appris qui pût donner l'éveil à son cœur ou justifier le moindre soupçon.

Quant à Léger, il était vraiment joyeux de ce départ. Grâce à une casquette dont il n'est pas besoin d'analyser les ressorts, son esprit se reposait dans une tranquillité complète. Il aimait ou il croyait aimer sa femme autant que par le passé.

La rage avec laquelle il se passionnait pour sa légitime ne paraissait pas, à ses yeux, un obstacle à l'amour conjugal. Cependant il s'était bien gardé de révéler à sa femme les délicates tendresses imaginées pour la Durance.

Elle ignorait aussi que Sombrekker consacrait presque tous ses appointements, bien peu de chose relativement, à répéter ses éphémères en cachette.

Il applaudit parer par là des plaques dont le but était de doubler sa puissance. Il se battait même de voir mettre le jour on la locomotive, entièrement reconstituée d'après ses plans, pourrait dévorer l'espace sans que la vitesse la plus improbable fût le dernier mot de sa marche. De plus, il la voulait inexploitable et espérait réussir.

Cette concentration de toutes ses forces, de toutes ses facultés vers un même but, vers une même pensée, développait avec une effroyable rapidité les symptômes inquiétants qu'on avait remarqués chez lui. Les yeux constamment fixés à terre, le front plissé, il avait dans la démarche je ne sais quel air saccadé, quelque chose comme des élan s'abandonnant réprimés. Parfois un sourire de bonheur éclairait sa face et son oeil lançait des flammes.

Ce ne fut qu'un moment où Marie lui donna le baiser d'adieu qu'il entrevit au fond de son cœur l'éroulement de son ancien amour.

Désormais il était tout entier à sa machine.

Le démon de la vapeur l'avait conquis; il lui avait vendu son âme.

Sa joie fut immense quand il fut certain qu'il allait être libre de ne plus quitter sa bien-aimée machine pendant un grand mois. A ces mouvements de son cœur, il comprit que la Durance était la

préférée, et pen s'en fallut que Marie et ses liens qui l'unionnaient à elle ne présentassent dans son esprit les proportions d'une chaîne détestée.

Si sa femme et son enfant ne fussent pas partis ce jour-là, Léger n'aurait pu dissimuler un mouvement de haine, tant qu'il était promis de bonheur pendant le mois de solitude qui allait commencer.

Comme on le voit, tout dans son état mental indiquait suffisamment qu'il était mort pour une crise.

Cependant, l'antagonisme de Marie et de la Durance, qui venait de lui être révélé par de secrets mouvements intérieurs, le préoccupait toute la nuit qui précéda le départ. Il dormit peu.

Les apprêts du voyage l'avaient obligé à rester au logis tout le jour. Un peu distraité de son idée fixe par cent occupations imprévues, il s'abandonna au remords dès qu'il fut conlé.

Certainement il se trouva coupable d'avoir été infidèle à Marie. Mais les raisonnements captieux reprirent le dessus. Il n'eut qu'à fermer les yeux pour voir sa machine glorieuse. Quel crime avait-il donc commis? Quelle conscience ne serait pas calme comme la sienne? Ne fallait-il pas rire aux larmes de ses scrupules? Enfin cela dégénéra en une douce et amoureuse rêverie. Il s'abandonna au fantôme rapide et acheva sa nuit en rêvant aux prodiges qu'il lui ferait accomplir un jour peut-être.

(A continuer)

MOUVEMENTS DU PORT DE PAPEETE

Du vendredi 12 au jeudi 18 novembre 1869 inclus.

NAVIRES DE COMMERCE ENTRÉS.

- 13 nov. Goél. du Protect. *Hope*, de 28 ton., cap. Brothers, ven. des Carolines et 2 pass.
- 13 nov. Trois-mâts-barque du Protect. *Italia*, de 174 ton., cap. McLeon, ven. de l'île Faaling en 26 jours; 3 pass. MM. Woodard, anglais, Gotta, allemand, Welles, américain.
- 13 nov. Goél. du Protect. *Favorite*, de 69 ton., cap. Falconer, ven. d'Anaa en 6 jours; 2 pass. M. Metcay, anglais, et 18 indigènes.
- 16 nov. Goél. du Protect. *Entreprise*, de 11 ton., pat. Fatus, ven. de Kauri en 2 jours.
- 17 nov. Goél. du Protect. *Daniel Snow*, de 18 ton., cap. Smith, ven. de Takahai en 2 jours.

NAVIRES DE COMMERCE SORTIS.

- 18 nov. Frégate à voiles *Alexis*, commandée par M. Brossel, capitaine de frégate, all. à Toulon, 29 pass., embarc. à SM. Grandin, lieutenant de vaisseau; Laflite, Moriceau, Guez, enseignes de vaisseau; Du Mesnil, aide-commissaire; Raquet, lieutenant de juge; Tréas, garde du génie; Favin-Lévesque, écuyer de marine; M^{me} Delabar et Boyau, sœurs de Saint-Joseph de Cluny; Lajugare, marchand des logis de gendarmerie, et sa femme; Millé, tailleur; Bayle, menuisier; Fournier, peintre; 27 hommes d'équipage; mères et enfants; et 2 matelots des Navigateurs.
- 18 nov. *Entreprise*, trois-mâts-barque, commandée par M. Desfrain-Frédéric, lieutenant de vaisseau; San-Francisco, lieutenant de vaisseau pour le San-Francisco; M. l'Officier de marine Boyer et sa famille.

CÔTE LOCALE SORTI.

- 17 nov. Côte locale *Isid*, de 41 ton., pat. Legues, all. à Taravao.

NAVIRES DE COMMERCE SORTI.

- 17 nov. Goél. du Protect. *Rainette*, de 48 ton., cap. P. Falconer, all. aux Iles sous le vent.

BÂTIMENTS SUR-RADE.

- DE GUERRE.
 - 21 août. Frégate à hélice *Duchayla*, commandée provisoirement par M. Franço, capitaine de frégate.
 - 28 août. Frégate à hélice *Astrée*, portant le pavillon du contre-amiral Clou, commandée par M. Pivron, capitaine de vaisseau.
 - 22 oct. Aviso à hélice *D'Entrecasteaux*, commandé par M. Prouhet, lieutenant de vaisseau.
 - 6 nov. Transport à voiles *Euryale*, commandé par M. Desjardins, lieutenant de vaisseau.
 - 8 nov. Corvette à hélice *Mégaré*, commandée par M. Aube, capitaine de frégate.

DE COMMERCE.

- 25 oct. Goél. anglais *John Burgoynes*, de 111 ton., cap. Dunn.
- 3 nov. Goél. du Protect. *Année Austris*, de 47 ton., cap. McMillan.
- 11 nov. Brig-anglais *Favorite*, de 221 ton., cap. Bowles.
- 11 nov. Goél. du Protect. *Favorite*, de 69 ton., cap. Daniel Snow.
- 13 nov. Goél. du Protect. *Hope*, de 28 ton., cap. Brothers.
- 15 nov. Trois-mâts-barque du Protect. *Italia*, de 174 ton., cap. McLeish.
- 15 nov. Goél. du Protect. *Favorite*, de 69 ton., cap. Falconer.
- 16 nov. Goél. du Protect. *Entreprise*, de 11 ton., pat. Fatus.
- 17 nov. Goél. du Protect. *Daniel Snow*, de 18 ton., cap. Smith.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

L'enseigné, ayant l'intention de quitter la colonie, informe le public qu'il désire vendre toutes ses propriétés, sites à Papeete, à des prix modérés. Pour plus amples renseignements, s'adresser à

D. CLARK,
265-D'Annoy

The undersigned begs to inform the public that he, intending to leave the colony, desires to sell all his property on reasonable terms. For further particulars, apply to

D. CLARK,
265-D'Annoy

Les créanciers de la succession de M. Lancher sont priés d'envoyer leurs notes à P. Herley, à Ahimoo.

P. HERLEY,
206-D'Annoy

The creditors of the late J. Lancher are requested to send their claims to P. Herley, Ahimoo.

P. HERLEY,
206-D'Annoy

EN VENTE A L'IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT, au bureau Saint-Amélie.

LE MESSAGER DE TARIFI, feuille hebdomadaire, paraissant tous les samedis à 2 heures du soir. Prix du numéro. 0 fr. 50

PRIX DE L'ABONNEMENT: PRIX DES ANNONCES:

Par an. de 12 numéros. 4 fr. 50 Pour les 20 premières lignes, les lignes: 0 fr. 75
Six mois. 2 fr. 50 Pour les 20 premières lignes, les lignes: 0 fr. 25
Trois mois. 1 fr. 50 Abonnes en avance, multipliés.

LE BULLETIN OFFICIEL DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie. Prix, le numéro, 1 fr. 00 (Les conditions d'abonnement sont les mêmes que pour le Messager.)

(Les demandes d'abonnement et les annonces doivent être adressées au sous-chef de l'imprimerie, ainsi que les divers travaux à exécuter pour le collage des particularités.)

Paquebots-Poste Français.
COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE.

SERVICE de Saint-Nazaire à Colon-Aspinwall
AVEC ESCALES A FORT-DE-FRANCE (MARTINIQUE) ET A SAINT-HELÈNE (ÎLES-UNIES DE COLOMBE).

Correspondants à l'éthime de Panama avec les Paquebots des compagnies desservant l'Amérique Centrale et la Pacifique.
Départs de SAINT-NAZAIRE le 8 de chaque mois, Et d'ASPINWALL le 9.

Billets de passage et Connaissances directs de Saint-Nazaire à San Francisco et réciproquement.

Prix du passage

De San Francisco à Saint-Nazaire et vice versa, non compris le transit de l'ethime de Panama.

Premières cabines, chambres extérieures.....	347 50
Premières cabines, chambres intérieures.....	320 00
Secondes.....	293 75
Équipement.....	174 87

Dédution de 85 pour 100 sur les billets d'aller et de retour bons pour une année.

S'adresser à San Francisco: A. M. ELDRIDGE, Agent de la Pacific Mail S. S. Co., pour délivrance des billets et connaissements; A. M. ADEL GUY, correspondant de la Compagnie Générale Transatlantique pour renseignements et informations.